

**Christiane CHAULET ACHOUR**  
Université de Cergy-Pontoise - CRTF

# **Mouloud Feraoun, l'instituteur écrivain**



A 200 - « Mouloud Feraoun, l'instituteur écrivain », dans *L'enseignement du français en colonies - L'enseignement primaire - expériences inaugurales*, 7-8 juin 2007, Université d'Angers Laboratoire UPRES EA 2616.

Christiane CHAULET ACHOUR  
Université de Cergy-Pontoise, CRTF  
**Mouloud Feraoun, l'instituteur écrivain**

Pour cette rencontre consacrée à « L'enseignement du français en colonies - L'Enseignement primaire : expériences inaugurales » et son objectif d'examen de la façon dont « le français se constitue en tant que langue d'enseignement dans ces contextes de confrontations sociales, linguistiques et culturelles inégalitaires que sont les contextes de colonisation », il nous a semblé pertinent d'esquisser le portrait de celui qui fut tout à la fois un élève modèle, un enseignant de référence et un écrivain « classicisé », Mouloud Feraoun.

Ce portrait partiel - puisqu'il ne s'intéressera qu'à la dimension de l'Ecole dans sa vie -, sera ainsi une sorte de témoin oblique de cet enseignement colonial, représentatif puisque l'Ecole fut le centre de sa vie, ambigu et en devenir car il n'a pas fini de produire ses effets, dont celui de la mise en retrait par la critique universitaire « nouvelle » sur Mouloud Feraoun, de cette dimension « scolaire », perçue comme une filiation dévalorisante. Comme l'écrivait Roger Fayolle :

« La littérature est le plus souvent très discrète, sinon muette, sur ses origines. Je veux dire sur ses véritables origines qui ne sont peut-être pas là où on les cherche généralement, c'est-à-dire dans les secrètes particularités du génie créateur (...) Que savons-nous de la façon dont ils ont appris à lire et à écrire, des textes dont leur mémoire d'enfant a été imprégnée, des modèles qu'ils ont été invités à imiter ou par rapport auxquels ils ont peu à peu inventé leur propre manière ? » (Fayolle, 1979)

### **L'Ecole au centre d'une vie**

Il n'est pas difficile de relever systématiquement toutes les allusions au « cahier », objet symbole entre tous qui parcourent les fictions de M. Feraoun mais aussi sa correspondance. L'exemple du début du *Fils du pauvre* est bien connu :

« Dans sa classe, il y a un modeste bureau tout noir. Dans l'un des deux tiroirs, le chef d'œuvre avorté gît aujourd'hui, oublié, entre un cahier de

roulement et des fiches de préparation, comme le cinquième œuf de la fauvette que l'oiseau et ses petits laissent dédaigneusement dans le nid inutile » (Feraoun, 1954 :10).

On peut également citer les nombreux arrêts sur image d'un personnage ou du narrateur en train d'écrire comme l'écolier à sa table de devoirs. La correspondance enfin fourmille de cette intrication entre l'écrivain et l'instituteur : journal fabriqué avec les élèves, orchestration des échanges de correspondances entre classes algériennes et françaises, attente des congés scolaires pour avoir du temps à consacrer à son écriture. Tout cela dans le contexte d'une famille kabyle au sens élargi. Ainsi, lorsque des « civilistes »<sup>1</sup> sont venus en Kabylie et qu'il n'a pas eu le temps d'aller les visiter :

« J'aurais peut-être dû descendre les voir un dimanche, leur parler un peu du pays, passer une journée avec eux. Ça n'a pas été possible. En dehors du travail de classe qui est vraiment très lourd, surtout au début - 50 rédactions tous les samedis - je dois m'occuper de la famille, c'est-à-dire de tous les Feraoun du monde sans compter ceux qui portent d'autres noms, des neveux ou des cousins. Si je n'ai rien à faire à Taourirt, il y a toujours quelqu'un ou quelque chose qui me demande à Tizi-Hibel, chez mes parents. » (Feraoun, 1969 : 23)

Nous n'insisterons pas sur cet aspect thématique tant il est évident.

### **Des positionnements de l'instituteur dans la posture de l'écrivain**

Par contre, nous indiquerons deux exemples où, sous l'écrivain, apparaît le maître d'école.

Aux éditions de Minuit, en 1960, Mouloud Feraoun rassemble, pour publication en ouvrage, différents travaux déjà accomplis sur les « isfra de Si Mohand ». Il rend hommage à son prédécesseur, Boulifa, dans le recueil de cette « littérature orale kabyle ». Et il enchaîne alors, en référence à Boulifa mais sans doute aussi à lui-même, en établissant une distinction entre « l'homme instruit » et « les femmes (...) demeurées semblables à elles-mêmes », de la manière suivante :

« Si l'homme instruit qui s'est mis à l'école de l'Occident se voit forcé, au prix de renoncements successifs, de se soumettre aux exigences d'une civilisation sûre de sa supériorité et destructrice de traditions, les femmes

---

<sup>1</sup> - Le Service Civil International dont Feraoun parle souvent dans ses lettres.

sont demeurées semblables à elles-mêmes, ainsi que les paysans, les gens des villages, qui ont appris à écrire une lettre, à déchiffrer une page, mais dont le bagage ne peut servir à rien d'autre qu'à se faire approximativement entendre dans les rares occasions qui, de temps à autre, les mettent en contact avec des Français. Ce sont ceux-là les gardiens de la tradition et aussi de la poésie. » (Feraoun, 1960 : 10)

Cette déclaration rejoint celle de nombreux intellectuels du XIX<sup>e</sup> siècle en France mais aussi du XX<sup>e</sup> siècle en Algérie - on peut penser à Mostefa Lacheraf recueillant « Les chansons des jeunes filles arabes d'Alger » - , où l'authenticité de la ruralité fascine en même temps que le pouvoir de l'écriture, apte à conserver, obsède. Rendre leur dû aux authentiques porteurs de mémoire de la grande voix poétique kabyle permet dans le deuxième temps de l'argumentation de souligner le rôle effacé mais indispensable de « l'homme instruit qui s'est mis à l'écoute de l'Occident » et qui, fort de son pouvoir d'écriture, constitue un recueil qui est « le Livre », l'unique livre des jeunes Kabyles ». On comprend alors que, second dans la lignée des transmetteurs pour Si Mohand en français, Mouloud Feraoun se positionne comme celui qui met savoir et pouvoir chèrement acquis dans la sphère de l'autre, au service de la transcription de la mémoire de sa communauté.

Comment a-t-il été conduit à proposer cette traduction française précédant une transcription en kabyle ? La chaîne de transmission est intéressante à souligner et il suffit, pour la reconstituer de lire simplement l'introduction de l'écrivain :

« M. J. Simon, directeur de l'école normale de Rodez, découvrit Si Mohand il y a dix ans, alors qu'il était inspecteur primaire des écoles de Kabylie. C'est à lui que nous devons l'exemplaire rarissime de Boulifa sur lequel nous travaillons ainsi que plusieurs recueils de poèmes et de précieuses notes biographiques (...) Et cette documentation qu'il a réunie, il nous l'a confiée avant de s'embarquer pour la France. » (Feraoun, 1960 : 12-13)

Mouloud Feraoun s'attache ensuite à montrer ce qu'il doit aux collectes de ses deux prédécesseurs, Boulifa et Simon et, par déduction, ce qu'il apporte avec cette nouvelle édition à la fois pour « le lecteur non averti » (Feraoun, 1960 : 20) et pour le lecteur « kabylophone » (Feraoun, 1960 : 53), double public auquel, conjointement, l'instituteur indigène et l'écrivain de cette nouvelle littérature algérienne émergente sait s'adapter puisque c'est son exercice constant. Car la double écriture et le double enseignement, pédagogique et littéraire, sont bien des constantes de la trop courte carrière

de Mouloud Feraoun, mort à 49 ans. On peut le montrer avec la deuxième illustration que nous souhaitons en donner.

Dans l'étude que j'ai proposée sur cet écrivain, *Mouloud Feraoun, une voix en contrepoint* (Achour, 1986), j'avais mêlé conjointement les références de son œuvre littéraire et de son œuvre pédagogique et critique tant je sentais qu'elles procédaient du même élan et des mêmes convictions tout en donnant, bien évidemment des ouvrages différents, ne serait-ce que par leur diffusion dans le champ institutionnel de la culture. Ce fut ressenti par beaucoup comme un crime de lèse-littérature : ce que ce n'était pas du tout pour moi qui le percevait plutôt comme hommage à la double tension d'écriture d'un enseignant, forgé par les valeurs de l'école républicaine quotidiennement contredites dans le vécu du quotidien colonial, pris dans la tourmente de la décolonisation.

Pourquoi cette manière de procéder ? De mon point de vue, c'était et c'est témoigner de la cohérence d'une production dont les parties se nourrissent les unes les autres sans se répéter mais en s'éclairant. Comme « le texte feraounien » est aussi constitué par ses occurrences dans les manuels scolaires post-indépendance, nous les intégrons également. Le recensement proposé ici reprend donc celui de 1986 avec certaines corrections et entre 1986 et 2007, certaines additions.

1950

- ***Le Fils du pauvre*, Le Puy, Cahiers du Nouvel Humanisme** (édition à compte d'auteur)

(Grand prix littéraire de la ville d'Alger en décembre 1950)

1951

- « L'Instituteur du bled », *Examens et Concours*, Juin (avec des extraits du *Fils du pauvre*)

- « Le désaccord », nouvelle, *Soleil*, n°6, Juin

- « Le départ du père », *Algeria*, n°22, Mai-Juin

- « Le désaccord », *Soleil*, n°6, juin 1951

- « Mœurs kabyles », *La Vie au soleil*, septembre

- « Les potines », *Foyers ruraux*, n°8

1952

- « Les rêves d'Imma Smina », *Les Cahiers du Sud*, 2<sup>ème</sup> semestre, n°316 (extrait du roman *La Terre et le sang*)

1953

- *La Terre et le sang*, Le Seuil, collection « Méditerranée » d'Emmanuel

Roblès

(Prix populiste en 1953)

- « La vache des orphelins », conte, *Algeria*, janv-février, n°30

- « Douleur de femmes », *L'Effort algérien*, 27 mars 1953

- « Une parisienne en Kabylie », *L'Effort algérien*, 27 mars 1953

- « Beauté de Kabylie », *Les Nouvelles d'Algérie*, 30 avril 1953

- « Mon village », *Livre*, mai (repris en 1954 dans *Jours de Kabylie*)

- « Ma mère », *Simoun*, n°2 (extrait des *Chemins qui montent*, non publié encore)

- « Les beaux jours », *Terrasses*, n°1, juin (sera repris dans *Jours de Kabylie* et dans *L'Anniversaire*)

- « L'auteur et ses personnages », *Livre*, juillet

- Réponse à une enquête des *Nouvelles littéraires*, 22 octobre 1953

1954

- *Le Fils du pauvre*, Le Seuil, collection « Méditerranée ». Réédition (ou plutôt nouvelle édition amputée de 70 pages, redonnées dans *L'Anniversaire* en 1972)

- *Jours de Kabylie* - avec des dessins de Brouty, Alger Baconnier

- « L'auteur et ses personnages » dans le *Bulletin de l'Amicale des anciens élèves de l'Ecole Normale de Bouzaréa*

1955

- un extrait des *Chemins qui montent* (non publié encore) dans *L'Action*, n°9, 20 juin

- « La mort de la folle », *Simoun*, n°19 (extrait des *Chemins qui montent* non publié encore)

- « Destins de femmes », *Algeria*, n°44, Noël 1955

1956

- « Un long voyage », *Lettres françaises*, 2/8 août (extrait des *Chemins qui montent* non encore publié)

- « Le Beau de Tizi », *Journal des instituteurs de l'Afrique du Nord*, n°4, 11 novembre

1957

- *Les chemins qui montent*, Le Seuil, collection « Méditerranée »

- « Les écrivains musulmans », *Revue française*, n°91

- Réponse à Maschino dans *Démocratie*, 1 avril 1957

- « La littérature algérienne », *Revue française*, 3<sup>ème</sup> trimestre (réédité dans *L'Anniversaire* en 1972)

**1958**

- Lettre ouverte à A. Camus, « La source de nos communs malheurs », *Preuves*, n°91, septembre (repris en 1972 dans *L'Anniversaire*)

**1959**

- « Images algériennes d'Emmanuel Roblès », *Simoun*, n°30, décembre (repris en 1972 dans *L'Anniversaire*)

**1960**

- *Les Poèmes de Si Mohand - édition bilingue*, éd. de Minuit  
- « Le dernier message » - Hommage à Camus, *Preuves*, n°110, avril (repris en 1972 dans *L'Anniversaire*)  
- « Au-dessus des haines » (Camus), *Simoun*, n°31  
- Réponse à une enquête, *Les Nouvelles littéraires*, 13 octobre 1960  
- « L'entraide dans la société kabyle », *Revue des Centres sociaux*, Alger, n°16

**1961**

- Conte en deux parties, « Mekkidèche et l'Ogresse », *Algeria* n°60 et 61, automne et Noël

**1962**

- « Le Voyage en Grèce », *Revue française*, mai 1962 (repris en 1972 dans *L'Anniversaire*)

*Mouloud Feraoun est assassiné par l'OAS, le 15 mars 1962*

- *Journal, Le Seuil*

- réédition de *La Terre et le sang* avec préface d'E. Roblès  
- *L'Ami fidèle*, cours élémentaire 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> année  
- *L'Ami fidèle*, cours moyen, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> année (série de quatre manuels scolaires)

**1968**

- Réédition de *Jours de Kabylie*, Le Seuil, collection « Méditerranée »

**1969**

- *Lettres à ses amis*, Le Seuil, collection « Méditerranée »

1972

- *L'Anniversaire, Le Seuil* (inédit : quatre chapitres d'un roman portant ce titre et inachevé. Les autres textes sont repris, en particulier les 70 pages enlevées de l'édition du Puy par Le Seuil en 1954)

► Toute l'œuvre littéraire de Mouloud Feraoun a été reprise en Seuil Points excepté *Les poèmes de Si Mohand* et *Lettres à ses amis*.

1997

- *Jours de Kabylie*, réédité dans *Algérie. Un rêve de fraternité*, Paris, Omnibus

## EN ALGÉRIE, APRÈS L'INDÉPENDANCE

- La collection pédagogique, *L'Ami fidèle* disparaîtra très rapidement et ne sera pas utilisée dans les classes.

- A partir de 1965, l'Institut Pédagogique National édite des manuels pour les différents degrés : les livres de français de 3<sup>ème</sup>, 4<sup>ème</sup>, 5<sup>ème</sup> et 6<sup>ème</sup> années élémentaires comprennent des extraits du *Fils du pauvre*, de *Jours de Kabylie*, de *La Terre et le sang* et des *Chemins qui montent*

- Réforme et refonte des manuels en 1983 : les textes de Feraoun disparaissent des manuels du primaire

- Enseignement moyen : 1<sup>ère</sup> année moyenne, 9 extraits pris au *Fils du pauvre*, *Jours de Kabylie* et *La Terre et le Sang* - 2<sup>ème</sup> année moyenne : 6 extraits pris dans les 4 œuvres - 3<sup>ème</sup> année moyenne : 4 extraits pris dans *Le Fils du pauvre* et *La Terre et le sang* - 4<sup>ème</sup> année moyenne : 1 extrait pris dans *Jours de Kabylie* + Lecture suivie et dirigée de *La Terre et le sang*

- nouvelle refonte des manuels en 1985 : 1<sup>ère</sup> année moyenne, lecture suivie et dirigée du *Fils du pauvre*.

En 1<sup>ère</sup> année secondaire : 1 extrait de *La Terre et le sang* puis en 2<sup>ème</sup> année secondaire : 5 extraits du *Fils du pauvre*, *Jours de Kabylie* et *Les Chemins qui montent* et Lecture dirigée du *Fils du pauvre* en 6 extraits.

1991

- réédition aux éd. Bouchène à Alger du *Journal* et de *Lettres à ses amis*

1992

- Dans la collection « El Aniss », l'ENAG réédite, pour le 30<sup>ème</sup> anniversaire de la mort de l'écrivain, toute l'œuvre en coffret de 6 volumes avec des préfaces de Christiane Achour sauf pour *La Terre et le sang* dont la préface est écrite par Mouloud Mammeri.



2002

- **Le fils du pauvre, nouvelle réédition, ENAG, 2002, édition originelle par les soins de son fils, à partir d'un manuscrit de l'auteur, en trois parties, pas exactement superposables à l'édition abrégée du Seuil, rétablie avec *L'Anniversaire*.**

2007

- ***La cité des roses*, roman inédit édité par son fils aux éditions Yamcom, Alger.**

Ce listing bibliographique est certainement encore incomplet. Mais tel qu'il se présente, il peut faire l'objet de bien des analyses. On remarquera sans peine, l'estime et l'amitié de Roblès qui n'a de cesse, après l'assassinat de l'écrivain, de publier des inédits et de rendre accessibles des textes plus anciens. Pour l'influence de M. Feraoun après l'indépendance par son insertion balisée dans les manuels de français, je renvoie à l'étude que j'en ai faite (Achour, 1986 : 18-29).<sup>2</sup>

Mais surtout, pour rester dans le cadre de notre rencontre, on constate que Feraoun publie dans des revues d'enseignants ou proches des milieux de l'enseignement, des nouvelles, des contes, des études. Comme tout écrivain aussi, l'édition d'une œuvre n'étant jamais évidente, il publie tel ou tel extrait d'un roman à venir. Certains textes reviennent deux à trois fois et il sera intéressant de savoir si c'est à la demande de la revue ou parce que Feraoun l'a voulu.

C'est le cas, en particulier, de « L'Instituteur du bled » dont j'ai proposé une analyse dans *Abécédaires en devenir* (Achour, 1985 : 214 et sq.) qui démontrait - un peu pesamment je l'avoue -, le rôle de médiateur et d'intermédiaire que cet instituteur jouait dans l'esprit et donc la pratique de Feraoun car l'incipit est sans détour : « L'auteur de ces lignes est un instituteur kabyle. Il compte quinze années de service et n'a jamais exercé ailleurs qu'en Kabylie. » (Feraoun, 1968 : 129)

Dans ce recueil exemplaire des travaux et des jours de la Kabylie, il nous est toujours apparu comme une sorte d'acte de foi de Feraoun dans le sens même de l'hommage qu'Albert Memmi lui rendait à sa mort :

« Enseignant paisible, sceptique en matière religieuse, fermement attaché à l'humanisme traditionnel de l'Université, il croyait fermement au

---

<sup>2</sup> - Cf. « Des bancs de l'école coloniale aux manuels de l'école nationale ».

rapprochement final par la culture, par la lente diffusion de la langue française, par la scolarisation. » (Memmi, 1962)

Cette affirmation d'une conviction chevillée au corps et au cœur de l'élève formé à Bouzaréa exclut - ou presque -, dans ce texte-là, toute remise en cause fondamentale de la situation réelle. Une proposition de Pierre Macherey, à propos d'un tout autre texte, apparaît comme illustrant parfaitement la démarche d'écriture : « Ce qui est important dans une œuvre, c'est ce qu'elle ne dit pas (...) ce qu'elle ne peut pas dire, parce que là se joue l'élaboration d'une parole, dans une sorte de marche au silence. » (Macherey, 1966 : 107)

En effet, « L'instituteur du bled » est écrit pour la revue pédagogique *Examens et concours* de juin (mois entre tous d'éclosion et de concrétisation des vocations pour la prochaine rentrée...) et, vraisemblablement, parallèlement ou postérieurement, au chapitre sur Bouzaréa que l'on trouve dans les pages censurées du *Fils du pauvre* mais qui ont paru en 1950, à compte d'auteur, au Puy.

Dans l'étude génétique qu'elle a proposée tout récemment (Mathieu-Job, 2007), Martine Mathieu-Job s'appuie sur la comparaison des états successifs du texte en donnant une importance particulière, dans cette perspective choisie, à la version éditée par Ali Feraoun en 2002 aux éd. de l'ENAG « à partir d'un manuscrit de l'auteur (un cahier d'écolier tel qu'évoqué dans le roman même, recouvert de la belle écriture régulière de l'instituteur qu'était Mouloud Feraoun) ». Il ne semble pas que pour la matière « Bouzaréa », les modifications soient conséquentes.

Le chapitre qui nous intéresse ici, en parallèle avec l'acte de foi que constitue « L'instituteur du bled », s'il revient avec le même enthousiasme sur les trois années exceptionnelles de Bouzaréa introduit des contrepoints intéressants qui, dans la constante d'écriture oblique qui caractérise le style feraounien, dit plus que ce qui est affirmé frontalement : cet univers où les différences ont été abolies ne parvient pas à les gommer totalement. Ces pages sont d'une acuité sociologique intéressante sur les groupes socio-ethniques dans l'Algérie coloniale, même à Bouzaréa et se conclut par une formule ambivalente dont l'écrivain a le secret : « Il resta kabyle et supporta son sort. » (Feraoun, 1972 : 112)

Un long passage du dernier roman publié à titre posthume met en valeur cette « pédale sourde » dans la transmission du vécu pour n'en conserver que le meilleur, cette sorte de « marche au silence » évoquée antérieurement, que l'œuvre élabore et dont le voile est à la fois levé et exhibé dans ce manuscrit inachevé qui serait l'ultime de l'écrivain :

« De la même manière, il y a d'ailleurs dans ma vie quelques rares moments qui pèsent plus lourd que des décades. Il en serait de mon amour<sup>3</sup> comme, par exemple, de cette dernière année d'études au bout de laquelle j'allais devenir instituteur du bled, après un difficile examen. Toute ma carrière durant, je n'ai cessé d'évoquer cette année-là. Dès le début, j'ai pris l'habitude de tout y mettre, c'est-à-dire de tout y puiser : mon érudition de primaire, ma morale d'éducateur, mon credo de pédagogue ou mes recettes de charlatan, ma vanité puérile et mon assurance entêtée. J'offrais mes maîtres comme modèles et je décrivais l'école normale comme un lieu saint. De ce haut lieu, je plongeais mon regard sur le monde et je faisais constater que l'univers gravitait tout autour. Je n'ai jamais revu aucun de mes professeurs, ni même la boîte mais qu'ils sachent bien l'une et les autres que ma dette, je l'ai payée au centuple. Ils ne me demandaient rien, certes, et si précisément ils avaient connu cet amour exclusif, mon aveuglement les aurait sans doute gênés, car enfin j'ai bel et bien réussi, avec le temps, à les défigurer tout à fait et il ne reste plus d'eux en ma mémoire que l'image idéale que peu à peu j'en ai tirée, au fur et à mesure que s'estompait leur réalité moins belle.

Dieu sait pourtant si j'ai souffert à l'école normale et quels mauvais souvenirs j'aurais pu éternellement en garder. Eh ! bien, non. Cette dernière année d'études a dominé toute ma vie et il ne m'est pas possible, aujourd'hui, de concevoir que l'individu, somme toute estimable, qui vous livre son cœur eût pu sans elle exister, non seulement en temps qu'éducateur mais tout simplement en tant qu'homme » (Feraoun, 2007 : 164)

J'oserai ajouter à ce lucide examen de conscience, « en tant qu'écrivain » aussi.

### **Les "dialogues" maître/écrivain**

Mouloud Feraoun est donc né le 8 mars 1913 et il entre à l'école de son village en 1920. Boursier en 1928, il peut poursuivre ses études à l'École Primaire Supérieure de Tizi-Ouzou. C'est en 1932, à l'âge de 19 ans, qu'il est reçu au concours d'entrée à l'école normale de Bouzaréa. En 1932, il y avait, pour la section indigène, 20 places pour 318 candidats et pour la

---

<sup>3</sup> - Puisque *La Cité des roses* raconte l'amour d'un directeur d'école - dont la proximité avec l'auteur semble assez évidente et particulièrement dans le passage que nous citons -, avec une jeune enseignante française, Françoise. L'éditeur explique que ce manuscrit portait le titre de *L'Anniversaire* (ce que justifie le fil narratif) qui n'a pu être conservé étant donné que l'autre roman, celui-ci inachevé qu'a publié Roblès en 1972 portait aussi ce titre. La lecture des deux textes montre à la fois proximité et distance entre les deux fictions.

section européenne, 54 places pour 64 candidats. C'est là qu'il connut Emmanuel Roblès.

On peut constater que l'école que fréquente Feraoun a largement dépassé l'époque des premiers apprentissages, qu'elle a connu ses heures de gloire et de ferveur avec l'équipe constituée autour du recteur Charles Jeanmaire, après l'extension à l'Algérie des lois scolaires de Jules Ferry. Si ces temps pionniers sont révolus, la formation des maîtres à Bouzaréa a pérennisé l'esprit insufflé et nommé dans les différentes écoles indigènes des enseignants convaincus de leur rôle et de leur mission. Feraoun est l'un d'eux.

Sa fonction pédagogique il l'exerce donc à partir de cette formation et avec les outils donnés dont on peut croire qu'ils ne le satisfont pas totalement - en particulier dans leur adaptation au pays -, puisqu'il rédigea une série de manuels de français, *L'Ami fidèle*.

Il n'en reste pas moins que, dans les modèles scolaires de l'écriture, il n'y a pas de « révolution » entre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et ces années avant 1950 où Feraoun apprend le français aux petits kabyles. Une des manières de se libérer des modèles d'écriture du maître est de les pratiquer mais aussi de lire. La correspondance de Feraoun montre le lecteur assidu qu'il fut. Il n'en reste pas moins qu'il ne se libère pas totalement de ces modèles, comme tant d'écrivains. Je reprendrai de façon synthétique les différentes « influences » du savoir et de la pratique scolaires dans l'écriture de l'écrivain, signaux mêmes du passage d'une écriture scolaire à une écriture de fiction dont elle garde les traces tout en subvertissant par l'oblicité (dont l'humour, la dépréciation simulée, ce que j'ai nommé par ailleurs le ton picaresque ACHOUR, 1986 : 38<sup>4</sup>) les constantes.

Du travail de Renée Balibar sur Charles Péguy, Gustave Flaubert ou encore Albert Camus, je reprends la notion de « scolarismes » de l'écriture. Renée Balibar explicite ainsi ce néologisme : « sorte de figure de style analogue aux latinismes, vulgarismes, néologismes..., destinés comme eux à investir des faits de langue sous des idéaux. Un scolarisme, c'est l'emploi ostentatoire, tendancieux et contrôlé d'un fragment de langue scolaire qui va dans le sens d'une politique ouvertement affichée. » (Balibar, 1974 : 211) Nous utiliserons ce néologisme pour désigner toute trace de mémoire scolaire passant par un fait de langue ou un texte.

Plusieurs occurrences peuvent en être trouvées.

---

<sup>4</sup> - G. May dans *L'Autobiographie* (PUF, 1979), ton picaresque ou parler de son passé « avec ironie, condescendance, apitoiement, allégresse » ; et P. Lejeune dans *Je est un autre* : « Les figures de la troisième personne fournissent une gamme de solutions où c'est la distanciation qui est mise en avant mais toujours pour exprimer une articulation (une tension) entre l'identité et la différence » (p. 39).

**\* Travail sur le pôle métaphorique dans *Le Fils du pauvre*.**

Un relevé précis (Achour, 1985 : 384-389) montre tout d'abord que les comparaisons privilégiées par l'auteur sont, pour la plupart, les comparaisons attendues du discours en français standard. On en donnera un seul exemple sur les 40 relevés : « c'était en somme ma grand-mère qui nourrissait la famille, pareille, en quelque sorte, à une mère poule donnant à chacun la becquée » (Feraoun, 1954 : 24). Feraoun privilégie les analogies explicites, les comparaisons et les outils qui les accompagnent : comme, on croirait, ressemble à, font penser à, on aurait dit.

R. Balibar remarque en outre que « l'emploi dans la comparaison d'un certain bestiaire codifié caractérise l'apprentissage culturel réservé à l'enseignement primaire : gaieté du pinson, entêtement de l'âne, fierté du paon. » (Balibar, 1974 : 254)

La comparaison animalière convenue est très fréquente chez Feraoun. Et comme le conseillait le *Manuel pratique de l'art d'écrire* de M. Courault (Courault, 1957 : 19), la comparaison n'est là que pour rendre l'expression plus pittoresque : « Bien voir ne saurait suffire ; encore faut-il bien faire voir. Un texte ne vaut que ce que vaut son pouvoir de suggestion. »

Moins d'une quarantaine de comparaisons relèvent de clichés linguistiques qui, s'ils ne manifestent pas une inventivité assurent une complicité linguistique et culturelle entre les locuteurs. Conscient de leur usure, Feraoun les modalise parfois de façon à se distancer de l'usage qu'il en fait. Ainsi à la p.53 : « marquer une journée d'un pierre blanche "tant il est vrai que le bonheur des uns..." » et un peu plus loin, « fouiller dans les souvenirs » ; ou à la pp.82-83 : « Khalti allait comme une automate, elle était figée comme une statue, elle posait sur les choses et les gens un regard de somnambule ». Comme l'a précisé Jean-Michel Adam : « la métaphore qui est devenue usuelle en vient à faire partie du code et, à la longue, elle peut se fixer dans une catachrèse. » (Adam/Goldenstein, 1976 : 53)

On peut remarquer la dominante de ces expressions figurées chez Mouloud Feraoun et donc sa difficulté à subvertir ce français standard qu'à l'évidence il maîtrise parfaitement.

**\* Des mini-textes scolaires**

« Oh ! les longues nuits d'hiver ! Ils s'en souviendront toujours. La maison est plongée dans le silence. Dehors, le vent souffle, la pluie crépite sur le toit. Tout dort. Seule par les interstices des volets, leur chambre laisse filtrer une faible lueur. C'est la bougie qui brûle. Ils sont assis, enveloppés dans leur burnous, devant les cahiers ouverts, l'un en face de l'autre. Ils ne parlent pas. Ils étudient. Ils luttent contre le sommeil. Leur pauvre cervelle

est fatiguée. Ils envient les camarades qui dorment sagement. Mais ils s'obstinent. Pendant quatre ans, ils ne sont jamais allés en classe sans être sûrs d'eux-mêmes, sans savoir à fond tous les cours.

Plus tard lorsque Menrad sera à l'Ecole normale et qu'il ne pourra plus fournir le même effort, il s'apercevra avec stupeur que bien souvent il s'était dépensé inutilement, qu'il avait risqué sa santé » (Feraoun, 1954 : 126)

Dans le *Journal des Instituteurs de l'Afrique du Nord* (n°9, janvier 1947), on trouve pour le centre d'intérêt « intimité familiale », les fiches pédagogiques correspondant à toutes les sections, de la préparatoire à la classe de fin d'études, sections qu'un maître pouvait avoir réunies dans une classe unique. Nous reprenons les textes littéraires-supports de l'apprentissage. Il sera aisé d'en percevoir les échos dans l'extrait du *Fils du pauvre* que nous venons de lire :

\* section préparatoire :

« Tout dort dans la maison bien close » (« Petits pas » de Raymond Richard)

\* cours élémentaire :

« Soirée en famille » de Lamartine

« Il est nuit. Les portes de la petite maison de Milly sont fermées. Un chien ami jette de temps en temps un aboiement dans la cour. La pluie d'automne tinte contre les vitres des deux fenêtres basses et le vent souffle par rafale.

Mon père lit à haute voix... »

\* Cours moyen :

« Le poème de la maison » de Louis Lemercier :

« Tout dort.

Tout dort. Rompus de lassitude

Les hommes sont ensevelis

Entre leurs draps de toile rude

Dans les ténèbres des grands lits ».

Et aussi :

« Un élève consciencieux » de Charles Péguy :

---

<sup>5</sup> - Ce *Journal* est édité par Nathan, L'Ecole. Dans le n°1 (1946), on peut lire : « Il reste, bien entendu, comme par le passé, le complément nord-africain du *Journal des instituteurs* de la Métropole qui est une des revues de base de notre enseignement primaire. Le *Journal des instituteurs* apporte à tous les maîtres des éléments de culture générale, des conseils pédagogiques et une partie scolaire conforme aux programmes de 1945 ».

« Après le souper, je voulais travailler et je me remettais volontairement à la besogne un instant délaissée (...) Mais, avant de m'endormir pour garder une compensation à ma conscience inquiète, je rappelais d'un dernier effort à ma pensée mes travaux de la journée, mes travaux du lendemain, je m'endormais ainsi soucieux et travaillant ».

\* cours supérieur et classe de fin d'études primaires :

Extrait d'A. Daudet, « En famille » :

« La veillée

Par économie, on n'allumait pour la maison entière qu'un seul feu et qu'une lampe autour de laquelle toutes les occupations, toutes les distractions de groupaient ».

On pourrait aussi relever ces « scolarismes » dont l'imprégnation est d'autant plus assurée que Feraoun les répète à ses élèves, dans les descriptions et les préceptes moraux.

### \* Dialogues textuels

Un dernier exemple enfin est celui des « chemins » qui apparaissent au chapitre II du *Fils du pauvre*. La mise en parallèle du passage relatif aux chemins kabyles et de la leçon dans *Le Livre de lecture courante de l'écolier indigène* (Bernard/Veller, 1934, 191-192)<sup>6</sup> est très intéressante.

« Le voyage à la ville. Les routes »

[Des élèves vont visiter la ville avec leur instituteur. C'est le départ].

Pendant plus de deux heures, nos voyageurs suivirent un chemin muletier, tortueux, raboteux, couvert de pierres. Parfois, pour raccourcir un peu le trajet, ils prenaient une traverse au milieu des champs. A deux reprises, ils durent franchir un ruisseau en sautant d'un bord à l'autre. Ils arrivèrent enfin à une belle route française

« Ah ! le bon chemin, s'écria Mouloud, et comme on y marche commodément ! »

« Nous sommes maintenant, dit le maître, sur une route départementale. Voyez comme elle est large est bien bombée dans le milieu. Pas une ornière, pas un caillou. S'il pleut, l'eau s'écoule dans les fossés qui la bordent (...) Mais nous voici près du village, la route est maintenant bordée d'arbres. C'est une belle avenue qui forme la grande rue. N'est-ce pas, mes amis, que ceci ne ressemble pas aux ruelles des villages kabyles ? »

---

<sup>6</sup> - Citation de la présentation : « *Le livre de lecture* est indispensable à l'école d'indigènes. C'est le seul livre de lecture dont la dépense est obligatoire pour les communes mixtes (arrêté gouvernemental du 22 juin 1895) (...) Ce livre est le premier qui s'adresse à la clientèle des écoles d'indigènes de l'Algérie ».

*Le Fils du pauvre*, (Feraoun, 1954 :13):

« Tizi (...) : deux cent mètres de long, une rue principale qui n'est qu'un tronçon d'un chemin de tribu reliant plusieurs villages, conduisant à la route carrossable et par conséquent aux villes ».

Une rue qui n'est pas large, qui « étoufferait si elle ne laissait pas s'épanouir (...) des petits bras, capricieux, des ruelles encaissées qui s'enfuient vers les champs ».

« En bonne logique, comment exiger qu'une rue faisant partie d'un chemin soit traitée autrement que ce chemin ? Pourquoi faut-il la paver si ce chemin ne l'est pas ? Ils sont tous deux poussiéreux en été ; elle est plus boueuse en hiver car elle est plus fréquentée. Pour la même raison, d'ailleurs, elle est continuellement plus sale. C'est la seule différence. Quant aux ruelles, elles lui ressemblent puisqu'elles sont ses filles ». (Achour, 1985 : 397 et sq.)

On voit que, comme pour la veillée studieuse précédente, Feraoun reprend mais transforme : le texte scolaire est mémorisé mais ses dominantes sont inversées et la glorification du travail de la colonisation est effacée. De plus, on voit assez nettement que les questions que pose le texte littéraire sont bien les réponses à la leçon du maître et si l'on ne remet pas en mémoire le texte scolaire, le jeu questions/réponses apparaît comme un simple artifice rhétorique. Il n'en reste pas moins qu'on reste dans une énonciation fictive très normée que confirmeraient encore la citation d'auteurs ou les références directes aux auteurs réalistes, vedettes de l'apprentissage du bien écrire et du bien lire. Les exemples déjà étudiés ont été ceux du marché chez Feraoun et chez Maupassant ou la parenté des *Lettres de mon moulin* d'Alphonse Daudet et de *Jours de Kabylie*.

Notre objectif était bien de montrer et non d'esquiver la mémoire de l'école plus comme modèle d'écriture que comme thématique chez Mouloud Feraoun. Il va sans dire que cette mémoire se conjugue avec celle du groupe que l'écrivain n'a jamais quitté au sein duquel il est toujours resté immergé, même si son statut d'instituteur, comme il le dit dans « L'Instituteur du bled » lui a conféré une position un peu à part. Comme le précise Mostefa Lacheraf :

« Avant l'indépendance de l'Algérie, et pour les cas les plus notoires, il y avait « maîtrise » ou « situation parallèle » de deux domaines assumés d'une façon égale. Un Mouloud Feraoun, culturellement, sociologiquement parlant en savait plus long sur son univers natal et les communautés villageoises du



Djurdjura que sur la France et le domaine linguistique et intellectuel français auxquels il avait été initié à la Bouzaréa et à la lecture programmée et éclectique d'écrivains consacrés, porteurs d'un idéal humaniste en constante et objective contradiction avec les réalités quotidiennes vécues par le colonisé, son pays amoindri et son pays non autonome » (Achour, 1985 : 29, préface)

Une étude complémentaire, mise en synergie avec celle que nous venons de rappeler et compléter, montrerait qu'effectivement la mémoire de sa culture d'origine est diversement présente dans son texte et s'y fait une place en contrepoint ou, parfois, en efficacité clandestine. C'est donc l'ensemble de ses apprentissages et déterminations qu'il s'agirait de rendre évident dans une étude globale de la création de Mouloud Feraoun.

La mémoire de l'école en est une des marques patentes et révélatrices d'un moment de l'histoire des écritures algériennes. Dans le cadre de notre rencontre, c'est ce que nous avons souhaité montrer. L'expérience inaugurale ici n'est pas celle de l'apprentissage du français mais celle de la performance que cet écrivain algérien réussit, le premier, en intégrant la culture de l'école dans l'écriture sans l'effacer tout en donnant une anthropologie fictive de sa région. L'apprentissage inaugural du français - et sa transmission tout au long d'une vie d'enseignant -, s'inscrit en palimpseste dans l'écriture littéraire.

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

##### \* Œuvres de Mouloud Feraoun citées :

*Le Fils du pauvre*, Le Seuil, collection « Méditerranée », 1954.

*Les poèmes de Si Mohand*, édition bilingue, Les Editions de Minuit, 1960.

*Jours de Kabylie*, (1954) éd. Le Seuil « Méditerranée », rééd.1968

*Lettres à ses amis*, Le Seuil, 1969 (Lettre aux Nouelle, du 20 décembre 1949).

*L'Anniversaire*, Le Seuil, 1972, rééd. Seuil Points

*La cité des roses*, roman inédit, 2007, Alger, éditions Yamcom.

##### \* Études critiques :

Christiane ACHOUR, *Abécédaires en devenir - Idéologie coloniale et langue française en Algérie*, préface de Mostefa Lacheraf, Alger, éditions EnaP, 1985.

Christiane ACHOUR, *Mouloud Feraoun - Une voix en contrepoint*, Paris, Silex éditions collection A3 dirigée par Bernard Mouralis.

Jean-Michel ADAM et Jean-Pierre GOLDENSTEIN, *Linguistique et description littéraire*, Larousse, 1976.

Renée BALIBAR, *Les Français fictifs. Le rapport des styles littéraires au français national*, Hachette Littérature, série Langue et littérature, 1974.

Paul BERNARD et André VELLER, *Le Livre de lecture courante de l'écolier indigène* A. Colin. 19<sup>ème</sup> édition en 1934.

Michel COURAULT, *Manuel pratique de l'art d'écrire*, Classiques Hachette II, 1957.

Roger FAYOLLE, « Ecole et Littérature » dans « La littérature dans l'école, l'école dans la littérature », n°174 de 1979, *Revue des Sciences Humaines*, Lille.

Pierre MACHEREY, *Pour une théorie de la production littéraire*, Maspero, 1966.

Martine MATHIEU-JOB, *Le Fils du pauvre de Mouloud Feraoun ou la fabrique d'un classique*, L'Harmattan, 2007, coll. « Classiques francophones » dirigée par Hédia Khadhar.

Albert MEMMI, Hommage dans *Les Lettres françaises*, n°919, 22 mars 1962.